

Larry Clark, photographe américain : « Une fois que l'aiguille est rentrée, elle ne ressort plus »

Maud Phelippot a effectué une mission de service civique au CÉAS de la Mayenne. Par ailleurs étudiante en histoire de l'art à l'université Rennes-2, elle consacrait son mémoire de master au photographe américain Larry Clark. Elle se concentre ici sur le thème des rapports familiaux et sur celui de l'addiction : aux drogues, à l'alcool, au sexe.



Larry Clark (2013)

Dès l'âge de 14 ans, Larry Clark découvre la photographie aux côtés de sa mère qui photographie des nouveau-nés et des animaux. Dans un premier temps, il travaille en tant qu'assistant pour l'entreprise « Lew Clark Photography », tenue par ses parents. Sa mère emmène le jeune Larry lors de ses rendez-vous dans le but de « faire sourire » les enfants. Il s'agit de la première rencontre de Larry Clark avec la photographie, bien que les techniques abordées par sa mère soient aux antipodes de celles qu'utilisera l'artiste un peu plus tard. Les sujets posent dans un cadre particulier, avec une lumière particulière ; Clark rejette tous ces artifices. Le jeune homme se trouve dans une période charnière de sa vie ; son enfance est derrière lui et il entre dans son adolescence, période difficile qui marque sa vie et influence son œuvre.

En 1961, pour fuir un contexte familial difficile et en

particulier une relation père-fils violente, il s'installe dans le Wisconsin et s'inscrit à la Layton School of Art. C'est seulement un an plus tard, en 1962, que Larry Clark revient à Tulsa, sa ville natale, où il photographie ses amis, jeunes marginaux qui flirtent l'extrême : la drogue, l'alcool, le sexe. « *Des photographies interdites, des photos qu'on n'était pas censé faire, d'une vie qui n'était pas censée avoir lieu* »⁽¹⁾. En 1971, encouragé par Ralph Gibson, il publie ses photos dans le recueil *Tulsa* qui fera scandale sur la scène artistique.

« *Je suis né à Tulsa, Oklahoma, en 1943. J'ai commencé à me shooter aux amphétamines à 16 ans. Je me suis shooté tous les jours, pendant trois ans, avec des copains, puis j'ai quitté la ville mais je suis revenu. Une fois que l'aiguille est rentrée, elle ne ressort plus* ». Le premier paragraphe de *Tulsa* nous plonge directement dans son univers : un monde chaotique d'adolescents à la dérive, dont il a fait partie à une époque, ce qui lui vaudra un séjour en prison.

Tennage Lust, son deuxième ouvrage, est financé grâce à une bourse de la National Endowment for the Arts (Fondation nationale pour les arts) qu'il obtient au milieu des années 70. Un peu plus tard, il ressent le besoin de se tourner vers le cinéma. Toujours obsédé par les dérives adolescentes, il présente son premier film, *Kids*, aux festivals de Sundance et de Cannes en 1995. Le film est censuré aux États-Unis.



Un des thèmes de prédilection de l'artiste est la drogue. Lui-même se drogue depuis l'âge de 16 ans et il travaille sous l'empire de celle-ci (1963).

⁽¹⁾ – Communiqué de presse : « Larry Clark, Tulsa, 1963-1971 ».

Maud Phelippot : l'œuvre de Larry Clark, « une photobiographie »



Maud Phelippot,
en service civique au CÉAS

Je me suis intéressée à ce photographe car l'adolescence est un sujet qui m'intéresse particulièrement : moment charnière d'une vie entre enfance et entrée dans le monde adulte. Pour moi il s'agit d'une des périodes de la vie où se mêlent le plus de sentiments contradictoires. On se croit invincible tout en ayant peur de l'avenir ; la joie et le rire font face au doute. Il est parfois difficile d'accepter ce nouveau corps que quelques-uns cherchent donc à détruire, à cacher. Un passage de la vie qui n'est anodin pour personne ; un passage propice aux expérimentations et aux excès.

Mon mémoire s'articule autour de deux axes principaux. Tout d'abord une comparaison entre le parcours de l'exposition (ordre dans lequel sont proposées les œuvres) et une œuvre littéraire. À partir de l'exposition Kiss the past hello qui a eu lieu au Musée d'Art moderne en 2010, on remarque que le spectateur avance d'œuvre en œuvre comme il pourrait lire dans un livre : situation initiale, élément perturbateur, péripéties et élément de résolution. On se rend compte que les photographies de Larry Clark ne sont qu'un prétexte pour raconter sa propre vie ; sa carrière toute entière fait office de médicament,

de catharsis pour soigner ses blessures du passé.

Dans une seconde partie, j'essaie de définir son « style », refusant tous les adjectifs qui lui étaient accolés jusqu'à présent : photojournaliste, photoreporter (...). Je conclurai que l'œuvre de Larry Clark peut s'apparenter à une photobiographie. En gardant un lien avec la littérature, je ferai un rapprochement entre les règles d'une autobiographie littéraire et les photographies de l'artiste. Pour finir, je donnerai d'autres exemples de photobiographies pour illustrer mes propos.

L'adolescence perturbe son histoire

Jeune adolescent, Larry Clark a fait alors partie de cette jeunesse américaine marginale qui abuse sans limite de la drogue, de l'alcool et du sexe, et qui troque ses jouets devenus enfantins contre des armes à feu. Larry Clark se veut alors le témoin de cette jeunesse dont il fait partie. Il photographie ses amis sans artifice et sans aucune concession dans un souci de « dire la vérité, rien que la vérité »⁽²⁾.

Son adolescence est perturbée par sa relation avec son père, un père distant, insultant, qui n'a aucune considération pour le jeune Larry. Sans présence d'un père, sans repère, le jeune homme part à la dérive avec ses amis et expérimente à outrance.

Cette relation paternelle, qui n'en est en réalité pas vraiment une, le désoriente et le fragilise. Il perd tout contact avec celui-ci et lui adresse une lettre quelques années plus tard où il lui demande : « Pourquoi ? ». Nous retrouvons cette lettre insérée dans le collage *The Perfect Childhood*. Trouvant la force et les mots pour lui écrire, il commence sa lettre ainsi : « Cher papa, ma plus grosse peur c'est de devenir comme toi. Distant, seul, superficiel, incapable d'avoir des rapports avec mon fils. Tu ne m'as jamais montré aucun amour. Tu ne m'as jamais aimé. (...) Que se passait-il dans ta tête durant mon adolescence ? » Il décrit ensuite comment ce père souvent ivre et verbalement violent cesse tout contact avec lui. Il ajoute : « Tout ce que je savais c'est que tu ne m'aimais pas ». Ce motif du père, Clark n'a de cesse de le représenter par la suite.

De la photographie au cinéma

Ce motif du père qu'il propose dans son film *Ken Park* est tout à fait représentatif de ces pères qui laissent leurs adolescents livrés à eux-mêmes et qui participent à leur descente en enfer. *Ken Park* est un film de Larry Clark et d'Ed Lachman sorti en 2002. Durant le film, le spectateur est invité à suivre l'histoire de quatre adolescents tous élevés différemment, mais tous sans repères dans un monde où le sexe prend une importance capitale.

Il s'agit pour eux de se recréer un monde, de recréer des liens affectifs qu'ils n'ont pour la plupart pas connus avec leurs parents. Entre inceste, violence physique et verbale, la figure paternelle trouve une place. Claude, jeune homme gringalet, subit tout au long du film les remarques et agressions de son père. Celui-ci le soupçonne d'être homosexuel, de ne pas « baiser de fille », et il lui exprime clairement qu'il a honte d'être son père. Un peu plus tard dans le film, celui-ci tente d'abuser de son fils.

Une seconde figure paternelle nous est proposée. Peaches, orpheline de mère, vit seule avec son père. Un jour, ce dernier la surprend au lit avec un jeune garçon. Le père furieux frappe l'adolescent puis, très attaché à la religion, il en rappelle les fondements à sa fille. Il la compare à la « grande putain »⁽³⁾ puis, pour la laver de son impureté, il se marie avec sa propre fille et avec un certain plaisir.

La drogue : partie intégrante de son œuvre

Plus que la violence dans un premier temps visuelle de ses photographies, il faut en saisir la violence psycho-

⁽²⁾ – Catalogue de l'exposition : *Kiss the Past hello* (p. 22).

⁽³⁾ – Dans la religion chrétienne, la « grande putain » est une métaphore utilisée pour parler de Babylone, la ville de tous les vices. Elle est également la ville de la confusion des langues lors de l'épisode de la tour de Babel.



Jeune femme enceinte qui se drogue pour accoucher plus vite et atténuer la douleur.



Le nouveau-né meurt quelques jours après l'accouchement.

logique. Larry Clark réalise ses clichés sans aucune mise en scène. Il se contente à cette époque de photographier son quotidien. L'artiste précise que tous ses clichés sont nés sous l'empire de la drogue : « *Toutes mes photos ont été prises sous l'influence de la drogue. Sans elle, je n'aurais pas pu vivre ce que j'ai vécu* »⁽⁴⁾. On peut d'ailleurs se demander, avec Carole Naggar, si l'œuvre de Larry Clark aurait été la même sans la drogue : « *Larry Clark est mort quand il est devenu self conscient, comme Adam et Ève quand ils ont mangé la pomme* »⁽⁵⁾.

L'une des photographies les plus fortes que nous pouvons voir dans *Tulsa* est une jeune femme enceinte, assise sur une chaise, une seringue à la main, qui se pique le bras. À côté de cette œuvre pleine de sens, on peut en observer une autre : un bébé, décédé, dans un cercueil blanc. Larry Clark, dans son souci de « *dire la vérité, rien que la vérité* », soutient qu'il ne s'agit pas d'une mise en scène. La jeune femme se serait injectée

du speed pour accoucher plus rapidement, ce qui aurait causé la mort du nourrisson.

« *Dans les années 50, beaucoup d'adolescents avaient d'énormes problèmes dans leurs familles. Tout le monde le savait, mais personne ne disait rien. Ce n'était pas censé exister. Aujourd'hui, on ose parler de tout* », déclare l'artiste⁽⁶⁾. En effet, aujourd'hui, de nombreux professionnels sont formés pour recevoir ces jeunes à la dérive que ce soit pour des problèmes familiaux ou bien des addictions (drogues, alcool...).

La dernière exposition de Larry Clark en France date de 2010. Elle a eu lieu au Musée d'Art moderne de Paris et elle a été interdite aux mineurs par la ville de Paris, ce qui valut à l'artiste une importante publicité et donc de nombreux spectateurs. Le tournage de son dernier film a débuté à Paris en juillet 2013. Intitulé *The smell of us*, il s'agit d'un long métrage en langue française centré sur le milieu du skate.

⁽⁴⁾ – Michel Guer, « Larry Clark, adolescence et drogue. La poudre aux yeux », *Le Monde* du 20 février 1992.

⁽⁵⁾ – Carole Naggar, « Larry Clark, adolescence et drogue. La poudre aux yeux », *Le Monde* du 20 février 1992.

⁽⁶⁾ – Larry Clark, « Marfa girl », <http://larryclark.com/> (consulté le 14 avril 2013).